

PAUL VALÉRY

Lettres
à quelques-uns

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1952.*

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les *Lettres à quelques-uns* ne constituent pas une anthologie. L'intention des éditeurs a été de réunir, en un recueil, des lettres écrites par Paul Valéry pendant plus de cinquante années, sur les sujets les plus divers, à des amis et des personnalités très diverses aussi.

Il ne s'agit en somme que d'un aperçu, ou, si l'on préfère, d'un sondage dans l'ensemble de la très vaste et importante correspondance dont ce livre donnera une première et juste idée.

Si l'on n'y trouve trace des nombreuses lettres échangées entre l'auteur et André Gide, c'est qu'elles doivent faire l'objet d'une publication particulière.

Certaines des lettres que nous publions ici — les moins nombreuses — ont été trouvées dans les doubles conservés par Paul Valéry. Les autres ont été communiquées par leurs destinataires ou leur famille, ou par des collectionneurs. Nous les remercions encore de leur obligeance.

A KARL BOÈS ¹

1889.

Monsieur,

Voici quelques vers commis en province par un provincial loin du grand brasier de Paris.

J'ignore quel est le vent qui souffle là-haut, si les jeunes sont symbolistes, analystes ou néo-chrétiens et je n'ai pas cherché à satisfaire un programme d'école. Je suis partisan d'un poème court et concentré, une brève évocation close par un vers sonore et plein. Je chéris, en poésie comme en prose, les théories si profondes et si perfidement savantes d'Edgar Poe, je crois à la toute puissance du rythme (*sic*) et surtout de l'épithète suggestive. Je préfère Mallarmé à Verlaine et Joris Karl ² à tous les autres. Et quand je fais des vers c'est ma fantaisie que je suis.

Je vous suis reconnaissant d'avance si vous m'insérez.

Tout à vous

P. V.

M. Paul Valéry
étudiant
3, rue Urbain-V
Montpellier.

1. Karl Boès, directeur du *Courrier libre*, qui publia dans son numéro du 1^{er} octobre 1889 un poème de Paul Valéry intitulé *Élévation de la lune*.

2. Huysmans.

ÉLÉVATION DE LA LUNE

*L'ombre venait, les fleurs s'ouvraient, rêvait mon Ame!
Et le vent endormi taisait son hurlement
La nuit tombait, la nuit douce comme une femme
Subtile et violette épiscopalement.*

*Les étoiles semblaient des cierges funéraires
Comme dans une église allumés dans les soirs
Et semant des parfums, les lys thuriféraires
Balançaient doucement leurs frêles encensoirs*

*Une prière en moi montait, ainsi qu'une onde
Et dans l'immensité bleuisante et profonde
Les astres recueillis baissaient leurs chastes yeux;*

*Alors, Elle apparut! Hostie immense et blonde
Puis elle étincela, se détachant du monde
Car d'invisibles doigts l'élevaient vers les cieux!*

Signé et daté : lundi 23 juillet 89.

—

II

A ALBERT DUGRIP

Lettre non datée, mais qui doit avoir été écrite à la fin de l'année 1889, peu après le début du service militaire.

Mon cher Albert,

Pauvre Courrier! Fauché à la fleur de l'âge¹! Je t'avoue que sa fin m'attriste considérablement. Je lui souhaite une prompte résurrection...

1. Le *Courrier libre* venait de cesser de paraître.

Hélas! Je relis ta lettre et j'envie ton spleen fait de trop de bonheur! Si tu faisais un peu de régiment tu ne songerais guère à l'ennui d'être sous les becs de gaz du Crédit Lyonnais. Tu les désirerais ces ronds de cuir comme de paradisiaques Thrônes!

Voilà que j'ai déjà un mois d'esclavage, un mois de douloureux sacrifice à la Patrie! Un mois qui m'a suffi pour apprécier la dure vérité du livre de Descaves sur lequel toutes les huitres phraseuses des journaux ont vomé leurs fonds d'écrivoire.

Il est facile de parler d'abnégation, les pieds au feu, le verre aux dents. Il est aisé de dégoûter des mots contre les *Décadents* soldats, c'est-à-dire contre ceux qui veulent penser quand même sous l'étranglement du ceinturon! pour des gens qui n'ont rien à penser! Pour moi, la Patrie n'est pas sous les plis d'un drapeau ni une terre limitée; ma patrie, ce sont mes idées, mes rêves, et ceux-là sont mes compatriotes qui les détiennent avec moi.

Je trouve une étroitesse de vue singulière à tous ceux qui nous enclosent de force en un pays! Nous sommes bien assez malheureux d'être en naissant condamnés à une certaine langue, à de certaines pensées, sans nous condamner encore à un certain amour.

Assez là-dessus et vive *Lohengrin* quand même!

Ecris-moi, conte-moi, parle-moi de ce Paris aimanté où vibrent tant de cerveaux, où tant de plumes éraillent le papier de lignes inégales! Narre-moi tes plaisirs et tes lectures. Où a paru *Certains*? Quel en est le prix? Huysmans est celui d'aujourd'hui dont mon âme s'accommode le mieux. J'en suis toujours à relire *A rebours*; c'est ma bible et mon livre de chevet. Rien n'a été écrit de plus fort ces derniers vingt ans. C'est un des rares ouvrages qui créent un style, un type, presque un art nouveau. Des Esseintes est assez dépravé dans ses sens et assez mystique pour me séduire, et j'envie sans cesse son long repos dans les raffinements solitaires et dans les prestiges de

l'esprit. A-t-il une patrie? Est-il républicain? ou autre chose?

Je t'écris follement au café, n'ayant le temps ni de poursuivre, ni de me relire. Tant pis, tu avaleras le paquet tel quel. Ce n'est qu'acte de réponse.

Mais toi, par exemple, tu as le temps!...

P. V.

—

III

A PIERRE LOUIS ¹

Dimanche 22 juin 90.

Ainsi, cher ami, vous avez montré mes vers, mes pauvres essais boiteux et contrefaits! Vous ne vous doutez pas que j'en ai la pudeur et que, moi aussi, ce n'est qu'à deux ou trois intimes que je les fais lire! Quant aux vôtres, je les adore parce qu'ils ont un charme étrange et magique. Un mystère les entoure qui me pénètre et me fait songer à celui d'une chapelle sombre et dorée où se croisent les versicolores rayons des vitraux et les fils d'azur de l'encens qui s'élève!... Vous me comblez quand vous louez mes épithètes, mais que dois-je dire alors devant vos « yeux sacrés » vos « cheveux tremblants », fleurs humides, etc. C'est tout simplement beau, d'une beauté de rêve...

... Car vous êtes un fier *décadent* — j'ai dit *décadent* (sans penser à une décadence pas plus qu'à une Renaissance — tout cela m'est égal) — *décadent* pour moi veut dire, artiste ultra affiné, protégé par une langue savante contre l'assaut du vulgaire, encore vierge des sales baisers du *professeur* de littérature, glorieux du mépris du journaliste, mais éla-

1. Pierre Louis n'avait pas encore adopté l'orthographe de son nom d'auteur.

borant pour lui-même et quelques dizaines de ses pairs, alambiquant de subtiles essences d'art, et surtout vivant la beauté, attentif à toutes ses manifestations, se mêlant à la vie, toujours par quelque côté original et vibrant. Tantôt il s'enferme dans le Rêve à la Flaubert et officie sur l'autel du style et du vocable; d'autres fois il se livre tout entier aux sensations extérieures, jouit d'un coin de rue, un soir de pluie, l'illumination des objets mouillés, le trottoir, lame miroitante où les feux électriques et le gaz mêlent les flammes d'or et d'argent, le peuple noir et rapide qui fourmille... Il ne dédaigne pas une lanterne d'omnibus plus qu'une étoile, il se glisse dans l'âme d'Héliogabale ou de Nabuchodonosor comme dans celle d'un *marlou* qui passe, l'esprit toujours prêt à exprimer le jus de toutes les impressions de l'être (quel jargon!) vivant en un mot mille vies!

Voilà pourquoi je ne m'intitule pas *Esthète* ni *symboliste* — cela a des significations trop précises et trop étroites. Je suis esthète et symboliste mais à mon heure, mais je veux quand il me plaira de le faire, *verlainiser*, oublier la rime, le rythme, la grammaire, vagir à ma guise et laisser crier mes sens... et je suis Décadent.

En passant, laissez-moi vous faire honte au sujet de E. de Goncourt. Songez qu'il a écrit la *Faustin*. Je n'en dirai pas plus. Pour la Bible, je crois que vous vous méprenez au sujet de mes préférences mystiques. Je suis avant tout catholique, presque idolâtre et je déteste tout calvinisme et tout jansénisme, c'est-à-dire toute secte inartistique (!). Je n'aime pas les Juifs car ils n'ont pas *d'art*. Ils ont tout pillé en fait d'architecture, etc., aux races voisines.

Je vais maintenant répondre à vos questions.

1^o Je sais l'anglais — non — je l'ai appris et voudrais connaître ce merveilleux Rossetti dont vous me faites venir l'envie, mais je ne sais pas où le trouver.

2° J'ai 18 ans! — Passer ses 18 ans en caserne!
O Musset! (que je déteste).

3° Je ne sais quand je viendrai à Paris. C'est pour moi l'incertitude la plus douloureuse.

4° J'ai lu tout Verlaine (les vol. de vers) hors la *Bonne Chanson*.

5° Je n'ai pas lu le W. Shakespeare (je ne le désire pas beaucoup), honnissez-moi.

6° Que j'aime Renan? *Non*. Il a le défaut d'*écrire bien*.

7° Je n'ai pas lu les *Gammes*, mais je connais de Merrill quelques poèmes magnifiques, *la Chevauchée des Walkyries*, *la Musique en la nuit*, *le Ménétrier*.

Et voilà! Vous parler de moi?... je ne sais trop qu'en dire?

J'ai commencé à 14 ans par les *Orientales*. J'ai continué par *Notre-Dame* qui m'a plongé dans l'extase gothique, dont je ne suis pas encore bien sorti. Puis vint Gautier, — je m'occupai ardemment de peinture, de décor, je fouillai Viollet-le-Duc et les ouvrages spéciaux, les règles de l'accord des couleurs et des lignes.

J'en arrivai à Flaubert et à Baudelaire, je découvris alors le style, l'art abstrait de l'écriture. Ed. Poe. Puis Huysmans, le romancier unique, me découvrit les décadents, Verlaine, Mallarmé et les Goncourt.

Vous voyez que je n'ai pas passé par Vigny ni par Sully-Prudhomme — je suis « à côté ».

En dernier lieu est venue la passion des choses religieuses, surexcitée par le service militaire...

Adieu

P. VAL.

P.-S. — Ayez la bonté d'ajouter à votre réponse les titres des pièces que je vous ai communiquées dans mes lettres antérieures ¹.

P.

1. Les deux jeunes écrivains avaient commencé à s'écrire dès après leur première rencontre à Palavas, le 26 mai 1890.

IV

A PIERRE LOUIS

Montpellier, le 15 août 90.

Un reproche : donnez-moi
donc votre adresse quand vous
fuyez Paris.

P. V.

Mon cher Louis,

Je suis dans le plus piteux état du monde, moralement et physiquement. Sorti de la caserne avant-hier en permission de six jours, je comptais consacrer à l'art ces heures de liberté. J'ai débuté hier mercredi par un pèlerinage à Palavas, lieu désormais illustre, vous savez pourquoi. J'ai couru à l'eau frémissante, cherchant un peu de la sensation des oiseaux dans la libre nage. Mon corps me semblait un peu affranchi de la pesanteur, et mon esprit, lui-même grisé de sel, semblait délivré de la raison, cette pesanteur de l'Esprit. Tellement que (heureuse folie!) je hurlais, à chaque fois qu'une crête saphirée et claire m'élevait, les rutilants vers de S. Merrill dans la *Chevauchée des Walkyries!* Les lames scandaient le poème!...

Puis rêverie d'une heure sur la plage.

Le soir, rentré en ville, assis sur la terrasse à peine achevée du nouveau cercle des Etudiants, j'ai encore joui d'un magnifique et orchestral orage qui flambait parmi les architectures des nuées...

Mais depuis! Une souffrance nerveuse m'a saisi dans la nuit et toutes les affres que peut engendrer la substance grise ou blanche m'ont tordu.

Mon cher ami, je ne sais comment j'écris cette lettre; depuis ce matin je vois devant mes yeux un brouillard jaune et livide... Parlons d'autre chose.

Je déplore sincèrement le trépas de la revue de Darzens... Vous vous en doutez bien un peu.

Ne rêvez-vous pas, comme moi, une feuille qui serait au temps présent ce que fut *l'Artiste*, par exemple... Mais avec plus de largeur dans les programmés, un accès facile aux philosophes jeunes et hardis, aux visionnaires de la science — si curieux! — Le voyez-vous sur votre table, en Passy, sous le Botticelli, jetant l'éclair joyeux de sa couverture, un prestige allumé par Chéret! Accueillant Champsaur comme Renan, Barrès comme Huysmans, comme Bourget, et surtout derrière les quelques perles consenties par Verlaine et Mallarmé, la multiforme armée des jeunes, avec ses mystiques et même ses théosophes, ses plastiques, ses modernes, tout!...

Pas Béranger ni Murger, pourtant, quoiqu'en opinent les Helvétès. Je vous conçois bien, suppléant à l'indigence de la forme et du fond par le spectacle vert et bleu qui vous hypnotise, mais combien valent mieux nos Mac Nab et nos Bruant. Ce dernier surtout, si poignant, qui sait si bien élever (à travers une chanson à rire) sur le ciel saignant de l'aube, les deux bras de la guillotine, tendant là-haut le Triangle mystique et mortel dans un sinistre offertoire! qui évoque les pauvres cerveaux de la crapule, et ces rôderies nocturnes de femelles à travers les arbres grêles et les urinoirs de la rue...

Adieu, mon ami, voilà les objets qui tournoient encore devant mes regards. Délaissons ceci pour l'antipyrine!

Ecrivez-moi, écrivez longuement. Parlez-moi de ces réunions de la *Plume* où j'ai vu que vous assistiez. (Cette revue est assez terne n'est-ce pas?)

Je relis des livres admirables. *La Faustin* — quelle œuvre! — une très chère Iconographie chrétienne — et depuis que mes nerfs s'exaspèrent, je m'achève avec l'incomparable *A Rebours*.

P. VAL.

V

A PIERRE LOUIS

30 août 1890.

Que vous dire, mon cher ami, sinon que l'exquis automne lentement passe au blond vénitien la chevelure émeraude des branches. Et même pourquoi ce soir sur ce feuillet détaché vais-je écrire des choses pour vous, je ne saurai l'expliquer. Où êtes-vous? vous n'avez plus écrit. Depuis ma dernière lettre j'ai été assez gravement malade, je suis rétabli (hélas! peut-être) et j'attends avec impatience des lignes de vous...

Mais tout cela, ce sont des pensers *certaines, terrestres*, et trop significatifs. Divaguons un peu sous la lampe, et que rien de réel, de limité ne vienne nous troubler...

Je songe, en cette heure indécise et molle, qu'il est bon que rien ne soit stable et vrai; des fantômes me plaisent, et tout ce qui n'est pas vision, mirage en un vieux miroir, reflet de lune dans l'eau ne saurait m'attirer et me retenir...

... Je songe que la vie est une chose ridicule. En fait d'art, j'ai envie d'écrire des fantasmagories pour des fantoches! ou bien (conception depuis longtemps caressée) de très longs récits légendaires et fabuleux de crimes royaux en des *Elseneurs* qui seraient en vers naïfs et effrayants, et monotoneusement chantés devant un piano, à côté d'une fenêtre ouverte sur le crépuscule...

Je songe encore que l'amitié est une volupté de la vie, puisqu'elle me permet de rêver à l'aventure, sur du papier, pour quelqu'un...

La littérature commence à m'agacer, j'entends par littérature la cuisine gargotière des rimailleurs (*quorum pars parva sum*) et tout ce qui bafouille sur le

style, le rythme, l'art, etc., etc. Vous voyez que je suis bien bas! Oh! retrempez-moi un peu.

A dire vrai je crois plus que jamais que je suis *plusieurs!* Ainsi aujourd'hui je ne suis pas moi. J'ai envie de galoper dans ce bon vent septembrin et frais sur un dos de licorne à travers un bois, et de tenir la blanche épée droite d'un féerique chevalier et de tout faucher devant moi! Je sens qu'à cette minute je donnerais tout ce qui a été écrit ou peint jusqu'à ce soir, pour une course à travers les ténèbres sur une fantastique locomotive, ou pour une déchirante et terrible fanfare...

Relisez la finale de la *Tentation*; je puis le redire avec Antoine et ce sera ma pensée actuelle!.....

—

VI

A PIERRE LOUIS

Montpellier, 14 septembre 90.

Quel parfum de siècle mort, mon cher ascète de Passy, m'apporte votre haute et monacale graphie! Quelle prière eucharistique de jadis frémit dans vos phrases violettes, conçues *là-bas* parmi les pures montagnes et les moines neigeux, la nuit.

Elle m'a tellement pénétré cette parole brûlante, cette écriture d'eucologe, que, moi aussi, j'ai senti des orgues tonner dans ma poitrine et je vous ai beaucoup aimé d'avoir ainsi rallumé au fond de moi les cires éteintes et l'encens refroidi.

J'ai bientôt pris la plume et vous ai fait quelques vers qui seront compréhensibles pour vous et moi (comme tous ceux faits et à faire que je placerai sous couverture verte avec le titre : *quelques amis*. Ce recueil intime de prières et de souvenirs ne contient encore

que 2 pièces : la vôtre et une pour un autre mien)...

Heureux homme! vous connaissez *Parsifal*, vous pouvez déchiffrer cette œuvre que j'ai longtemps rêvée (moi qui ne sais même pas les notes!) Que je vous envie votre retraite et les résolutions de fer que vous y avez puisées! Votre lettre, exhale l'arome secret de *A rebours* que vous venez de boire longuement. Quel livre! Quel Faust plus exaspéré, plus malade, plus tordu et sans rémission, et sans ange de la fin! Mais avec la rare et subtile consolation du songe du paradis artificiel cherché dans les agaceries des sens ou dans les bouquets exquis de Mallarmé, etc., etc.!!

Il me tarde bien de tenir cette plaquette intime entre mes doigts, qui doit paraître en novembre. La tenir et aller *l'ouvrir!* Vous pressentir, déguster le titre, le format, le caractère fier et sacré, puis lentement déflorer les vagues ennéasyllabes mystérieux, deviner le chemin de votre pensée, l'indécision de ce rêve qui hésite entre la rose et le lis, entre la Vierge et la Belle!... Donnez-moi vite cette jouissance de l'inédit, du secret, du plaisir particulier et étroit!...

Il me tarde aussi de savourer du bout de mes doigts cette lettre qui me parlera de Moi, qui m'a fait écrire, hélas! quelques indications forcément imprécises et myopes sur ce qui me constitue!

Un jour peut-être (quand?) nous serons réunis et l'abside de Notre-Dame nous verra déambuler le long de la Seine, au clair de la lune! Ce jour-là, ils parleront nos yeux! et plus longuement et plus nettement que ces vibrations d'encre sur le papier!...

Vous êtes bien fortuné de posséder Mallarmé. Moi je grapille ses poèmes un peu partout. Quant à *Hérodiade*, je la recherche depuis deux années en vain et je désespère de la lire. Quel ennui que la province!

Adieu, mon cher, continuons à rêver tous deux... Il me semble que le jour viendra où comme les anachorètes grecs du Mont Athos, les artistes incon-

nus, moines stylistes, vivront dans quelque couvent sur un rocher. Là on dira la messe de la Beauté, on lira l'épître qui sera une page de Flaubert, on clamera quelque antiphone de Baudelaire!

... Cependant dans la nuit extérieure trouée des astres verts de l'omnibus, sous les lanternes rouges, souriront des femmes pâles, et l'Académie Française fera la queue pour aller applaudir Valabrègue et Burani!

P. V.

—

VII

MOI

Paul-Ambroise Valéry naquit le 30 octobre 1871 d'un père d'origine corse et d'une mère italienne. Du côté paternel il ignore tout ou à peu près tout sur sa race. Du côté de sa mère il sait par d'antiques liasses légalisées au tribunal de Rote (?) qu'il descend d'une famille du nord de l'Italie qui compte d'illustres membres tels qu'un cardinal de Grassi et que le célèbre Galéas Visconti duc de Milan et victorieux de Bayard. Malgré qu'il soit issu de cette méridionale lignée, des ancêtres lui léguèrent ses yeux clairs et ses cheveux. Son teint était du reste blanc avant d'être flambé au soleil militaire.

Elève plutôt mauvais de l'université, il en sortit avec l'usuel diplôme asinal, n'emportant des leçons données que le dégoût des choses prescrites et l'amour de sa fantaisie.

A douze ans, peut-être avant! il se pénétrait déjà de *N.-D. de Paris* et des obscurités dénommées *Han d'Islande* ou *Bug-Jargal*. Puis vinrent les vers. Il n'a jamais lu Lamartine! ni Musset, c'étaient les *Feuilles d'automne*, les *Voix intérieures*, etc.

Hugo fut détrôné bientôt par Gautier dont l'astre lui-même pâlit aux chauds rayons du Flaubert d'or et de pourpre.

... Entre temps, le jeune homme dessinait, colorait, interrogeait les objets, cherchant la multiple lumière.

Il étudiait les arts savants du M. Age, de Byzance et quelque peu de la Grèce...

Enfin Baudelaire le conquit! Puis les *Autres*. Et il put s'accorder certain jour le mérite d'avoir, lui, provincial parmi les provinciaux, découvert et chéri quelques-uns des secrets poèmes par qui s'impose la Gloire solitaire de Mallarmé.

Dire son âme exacte, réfléchir ses divers courants de pensée dans le miroir trop net de l'écriture, la tâche est illusoire. Autant vaudrait raconter le Tourbillon, décrire le vent hasardeux!...

Voici pourtant quelques traits peut-être réels!

Il déteste ce qu'on appelle le sentiment et Rolla lui répugne. Non qu'il n'ait ses larmes et ses angoisses, mais il lui paraît laid d'en faire un système de vie ou une théorie de l'art. Il comprend ttes les tendresses mais il les lui faut belles. Il abhorre le pleur facile, l'attendrissement sur le détestable amour sans splendeur et sans *corps-perdu*.

Il adore cette religion qui fait de la beauté un de ses dogmes, et de l'Art, le plus magnifique de ses apôtres. Il adore surtout son catholicisme à lui, un peu espagnol, beaucoup wagnérien et gothique.

Quant à la croyance pure! Voici ce qu'il en pense (voulant être avant tout franc, et, avant tout, l'être avec lui-même) :

« La plus grossière des hypothèses est de croire que Dieu existe objectivement... Oui! il existe et le Diable, mais en nous!

« Le culte que nous lui devons — c'est le respect que nous devons à nous-mêmes et il faut l'entendre : la recherche d'un Mieux par notre force dans la direction de nos aptitudes.

PAUL VALÉRY

Lettres à quelques-uns

Voici, réunies dans ce volume, quelques-unes des lettres essentielles de Paul Valéry. La première est datée de 1889, la dernière de 1943. C'est dire que le lecteur trouvera ici le reflet d'une vie entière, dans sa diversité et son éclectisme : les aspirations du jeune écrivain en pleine période symboliste, avec des lettres à son ami Pierre Louÿs; l'intérêt qu'il manifeste à toutes les formes d'art : d'abord à la littérature — qui sert de thème à sa correspondance avec Huysmans ou Valery Larbaud —, puis à la musique avec Claude Debussy et à la peinture avec Maurice Denis. Avec Paul Souday et Thibaudet il s'entretient de critique, et il n'est jusqu'à la question religieuse qu'il ne discute avec les RR. PP. Sertillanges, Gillet et Rideau. Une grande figure plane naturellement sur ces pages: celle de Stéphane Mallarmé, dont il s'entretient avec le professeur Mondor. L'étranger aussi n'est pas sans le solliciter, et c'est une correspondance échangée avec Gabriele D'Annunzio. Parmi les « quelques-uns » qui ont été les correspondants de Paul Valéry figurent, dans ce livre, bien d'autres personnalités — celles de Paul Claudel et de Paul Léautaud notamment — dont les activités et le caractère représentent toutes les tendances de la vie intellectuelle française.

nrf



9 782070 264452



52-IV A 26445 ISBN 2-07-026445-9

